

CHRISTEL MOUCHARD

# L'Aventurière de l'Étoile



**Jeanne Barret,  
passagère  
clandestine  
de l'expédition  
Bougainville**

**Tallandier**  
libre à elles



# L'AVENTURIÈRE DE L'ÉTOILE

## De la même auteure

*Gertrude Bell. Archéologue, aventurière, agent secret*, Tallandier, 2015 ; « Le Livre de Poche », 2017.

*Elles ont conquis le monde. Les grandes aventurières, 1850-1950* (dir.), Paris, Arthaud, 2015.

*Doña Isabel*, Paris, Robert Laffont, 2011.

*La Reine Antilope*, Paris, Robert Laffont, 2000.

*Le Dernier Journal de Livingstone* (présenté par), Paris, Arléa, 1994.

*La Rivière des âmes perdues*, Paris, Seuil, 1992.

*Aventurières en crinoline*, Paris, Seuil, 1987 ; rééd. 1989.

CHRISTEL MOUCHARD

L'AVENTURIÈRE  
DE L'ÉTOILE

*Jeanne Barret, passagère clandestine  
de l'expédition Bougainville*

Tallandier

Carte : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2020

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-4192-9

*À mon père*

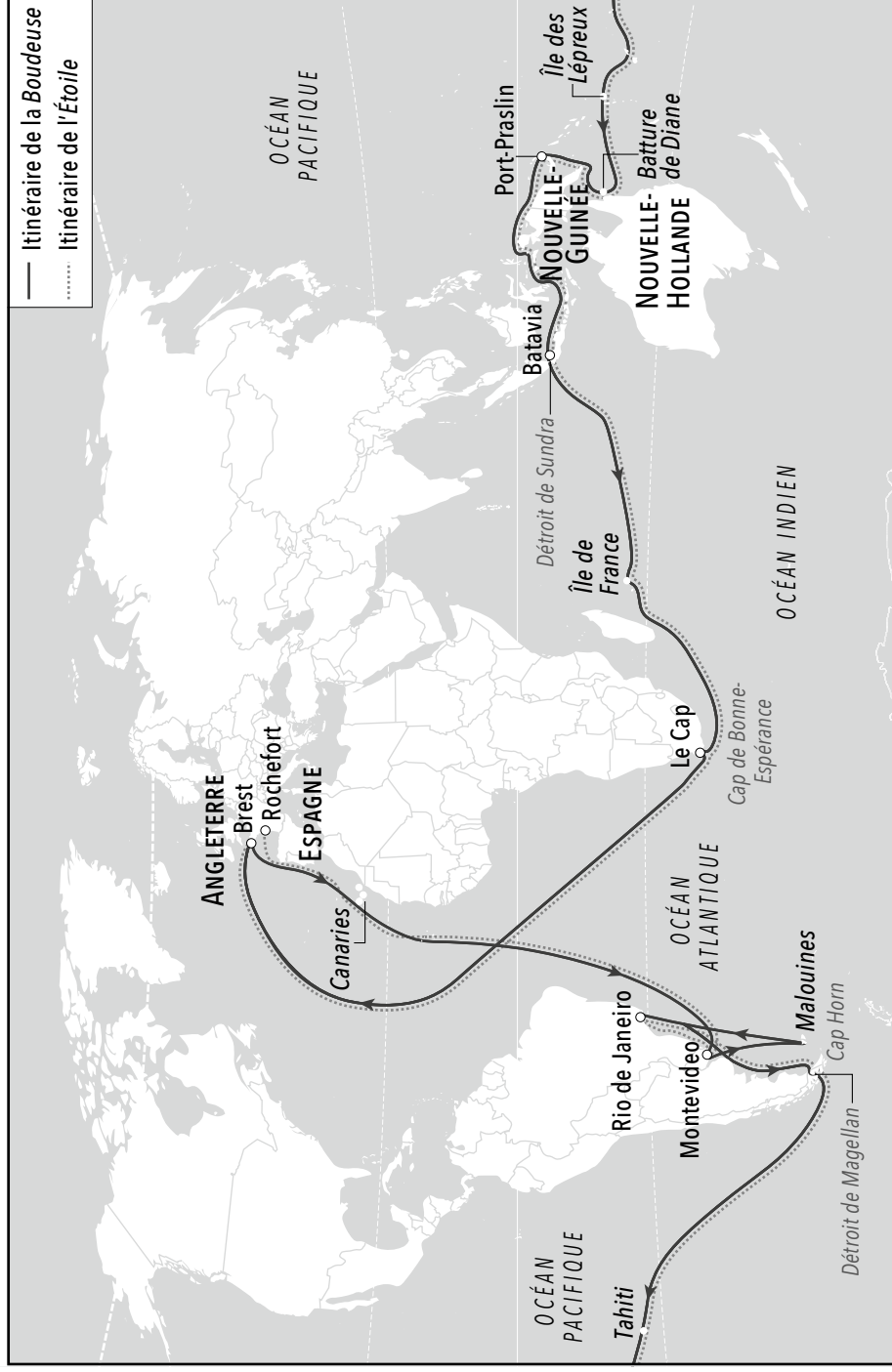




« Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité  
serait peut-être moins dans l'erreur que celui  
qui le prendrait pour une fable. »

DIDEROT, *Jacques le Fataliste*

# Voyage autour du monde de Bougainville



## Prologue

L'air est lourd, si lourd qu'un nuage flotte à la surface de l'eau, où se cachent des îles sinistres que les deux navires du roi de France fuient au plus vite. Mais le vent tombe, et la frégate la *Boudeuse* cargue ses basses voiles pour attendre la flûte l'*Étoile*, qui marche plus lentement. Puis elle hisse un signal que le capitaine de la flûte déchiffre aisément : il doit se préparer à recevoir la visite du commandant de l'expédition, Louis-Antoine de Bougainville.

À bord de l'*Étoile*, les officiers sont soucieux ; on se doute que M. de Bougainville vient demander compte du drame survenu dans ces terres maudites des mers australes. Ils ont encore en tête l'image des hommes nus debout sur les pirogues chargées de fruits, et dans l'oreille le bruit des coups de feu... On ne sait pas combien sont morts, car les bateaux ont dû partir sans même prendre les fruits. Il va falloir donner des explications avant de discuter de l'état des vivres – et d'un autre point, mineur celui-là, si ce n'est pour la personne concernée.

Un canot descend le long de la coque de la *Boudeuse*. Il franchit la distance qui le sépare de l'*Étoile* dans le clapotis d'une mer calme.

Bougainville monte à bord de la flûte trempé de sueur, répond aux saluts, puis marche vers le gaillard d'arrière suivis par MM. de La Giraudais, Landais et Commerson. Ce sont les trois hommes que le chef de l'expédition vient rencontrer. Le premier parce qu'il commande l'*Étoile*, le deuxième parce qu'il est responsable du drame survenu dans l'île des Lépreux, le troisième parce que... Au moins ce sujet-là, pense-t-il, sera distrayant.

De fait, lorsqu'il reparaît un long moment plus tard, Bougainville offre un visage détendu, presque souriant. C'est donc que les conversations n'ont pas roulé que sur la famine qui menace.

Le canot quitte le bord, et bientôt les deux navires reprennent leur route à la recherche d'une terre plus hospitalière où faire de l'eau et des vivres frais.

Tandis que la *Boudeuse* file dans l'ouest lourdement appuyée sur la vague, Bougainville ouvre son journal de bord. À la date du samedi 28 mai 1768, il a déjà mentionné la latitude observée, l'état de la mer et ses inquiétudes pour l'avenir, mais il prend la peine d'ajouter un *Nota*, car il se doit de mentionner ce fait unique dans l'histoire des expéditions maritimes : en contravention avec les ordonnances du roi, une femme a embarqué qui a réussi à se faire passer pendant plusieurs mois pour le valet du botaniste Philibert Commerson. Au cours de sa visite, le commandant a lui-même vérifié la rumeur et fait comparaître la coupable.

C'est ainsi que, sous la plume du grand navigateur, surgit devant nous pour la première fois dans l'Histoire Jeanne Barret :

## PROLOGUE

Baré, les larmes aux yeux, m'a assuré qu'elle était fille, qu'elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme à Rochefort au moment de son embarquement ; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Genevois à Paris ; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère et qu'elle avait pris le parti de déguiser son sexe ; qu'au reste, elle savait en s'embarquant qu'il était question de faire le tour du monde et que ce voyage avait piqué sa curiosité.

Jeanne Barret n'a pas écrit ses Mémoires, ni livré de confessions et, si elle a envoyé des lettres d'amour ou d'affaires, personne n'a jugé bon de les garder. Il faut donc, pour raconter la clandestine de l'*Étoile*, se fier aux témoignages et aux quelques actes officiels qui jalonnent son existence tout en comblant le fossé des années incertaines au moyen des informations données par ces archives. Parfois, le doute demeure et Jeanne semble une énigme, mais alors reviennent en mémoire les seules paroles d'elle formellement transcrites, celles qu'elle a prononcées devant Bougainville ce 27 mai 1768. Des paroles qui commencent par énoncer un mensonge si gros qu'il a frappé de nullité le reste de son récit – vers lequel pourtant on retourne inlassablement avec l'intuition que, malgré tout, c'est là, entre les mots, que se cache la vérité.



## Chapitre premier

# LA PETITE ROUSSE

« Chacun en la voyant s'imaginait voir le follet,  
tant elle était petite, maigre, ébouriffée et hardie. »

George Sand, *La Petite Fadette*

Les jambes solides et les pieds nus, des taches de rousseur plein les joues, voici la pastourelle des monts du Morvan qui un jour fera le tour du monde. Une fois esquissé son portrait, il est facile de l'imaginer courant à la suite de ses moutons dans les prés qui surplombent le village de La Comelle.

Pourtant, quoi de plus énigmatique qu'une petite paysanne pauvre des temps anciens ? Ce n'est pas qu'elle est absente des esprits, au contraire. Elle envahit l'imaginaire. Mais sous une forme imprécise oscillant entre rêve et cauchemar. Dans les rêves, elle est une enfant de la nature belle et simple dont les vertus sont à prendre en modèle. Dans les cauchemars, elle est une petite chose efflanquée, abusée, écrasée. On se doute qu'au-delà des chansons et des fables, la vie des Jeannette et des Perrette se déroulait sur un chemin ni si doux ni si dur,

mais leurs pieds nus n'y ont pas laissé une trace assez nette pour permettre à l'historien d'écrire d'incontestables récits.

C'est vrai de la petite rousse de La Comelle comme de toutes les autres filles de la campagne en 1750. Par chance, au contraire des autres, la femme que Jeanne est devenue nous est connue, et dans l'adulte décrite par les officiers de l'expédition Bougainville, on peut distinguer l'enfant qu'elle fut.

Plutôt petite était-elle, donc, les hanches rondes, les jambes solides, le visage couvert de taches de son. Ce n'était pas un compliment de la part des hommes qui firent cette description en un temps où la beauté se déclinait en blondeurs diaphanes et chevilles fines. La description n'en évoque pas moins une santé éclatante qui les a frappés, car elle était un défi à la malnutrition du bord. Aucun d'entre eux ne pouvait deviner en la regardant que leur étrange compagne de voyage était née misérable, pauvre parmi les plus pauvres du royaume de France. Aucun, d'ailleurs, n'aurait eu l'idée d'aller vérifier sa déclaration à Bougainville sur le registre paroissial d'un village du Morvan. Depuis quelques décennies seulement, les historiens s'en sont souciés<sup>1</sup>.

---

1. Nous devons à Henriette Dussourd les premières recherches faites sur Jeanne Barret ; les plus récentes ont été faites par Catherine Danze. Les références et sources figurent en fin d'ouvrage, mentionnées chapitre par chapitre.



JEANNE FILLE DE JEAN

Toute naissance si humble soit-elle est supposée laisser une trace écrite depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts signée en 1539 par François I<sup>er</sup>. Dans les faits, deux siècles ont passé avant que les curés de village en arrivent à respecter scrupuleusement l'ordre royal, mais à la fin du grand règne, c'est chose acquise. L'arrivée d'un nouveau-né dans la communauté est toujours signalée par au moins trois lignes, le plus souvent serrées et surchargées tant le souci reste grand de ne perdre aucune place sur la page du cahier précieusement conservé dans la sacristie :

Est venu au monde, baptisée le..., Jeanne fille légitime de Jean Barret et Jeanne Pochard..., son parrain est..., sa marraine est..., qui ne signent. Signé le curé Pierre.

C'est ainsi qu'apparut au monde l'aventurière de l'*Étoile* aux alentours de l'année 1740. Du moins est-ce ce qu'elle a déclaré bien plus tard. Pour autant, la date précise de sa naissance dans les environs du village de La Comelle est incertaine. Non que le nom « Jeanne Barret » soit absent des registres de ces années-là ; au contraire, il est excessivement présent : on en trouve au moins trois, sans doute plus, toutes filles de Jean Barret, « manœuvre à Laume ».

Surprenante habitude à nos yeux que de donner le même prénom à plusieurs de ses enfants ! Sans doute exprimait-elle la fragilité de la vie en même temps que la continuité de la filiation. Il était naturel, dans un village de 1740,

qu'un « Jean », père ou parrain, fasse des « Jeanne » et des « Jean » dont il ne resterait à brève échéance qu'un sur deux et dont chacun ne possédait qu'une faible individualité, sauf imprévu.

L'imprévu est encore à venir et Jeanne est, comme les autres fillettes, soumise à la dure loi statistique de la mortalité infantile qu'exprime sur chaque page du registre paroissial la répétition des trois terribles lignes : « Morte ce jour, etc. »

L'essentiel, cependant, demeure : le mot « manœuvre ». Toute la petite enfance de Jeanne y est contenue. Ce n'est pas grand-chose mais en même temps beaucoup, car l'indigence que suppose la profession est de fait plus facile à décrire que les opulences si diverses d'un « laboureur », d'un « marchand » ou d'un « bourgeois », états également présents dans le registre paroissial.

« Manœuvre », « manouvre », « manouvrier », « brasier », « journalier » : les termes désignent tous un paysan qui « ne tient pas charrue », à savoir qu'il ne possède ni matériel, ni bœuf, ni cheval, pas même une faux, tout juste une fourche de bois et quelques autres petits outils dépourvus ou presque de métal. Le manœuvre n'a en propre que la force de ses bras, qu'il loue aux autres à la journée. Il est un travailleur de la terre sans terre. En dessous de lui, il n'y a que le mendiant, ce qu'il devient pour peu que le travail manque.

Jean Barret fut sans doute proche de cette déchéance. On apprend en effet, grâce au registre du curé Pierre, qu'il n'est pas né à La Comelle. Il y est arrivé avec sa femme,

avant la naissance de son premier enfant, probablement en quête de travail.

Le pays où il s'est installé est un des plus rudes du royaume. Froid, pluvieux, le Morvan a des terres monotueuses et peu fertiles. Dans son piedmont sud, il est même coupé du lien que forment l'Yonne et ses affluents avec Paris. Le manœuvre est certain d'y vivre bien pendant les moissons, mais il doit ensuite accepter l'ouvrage qui se présente, de l'épandage du fumier au curage des fossés. Comme la grande forêt n'est pas loin, il offre aussi ses services aux charbonniers et aux bûcherons qualifiés. S'il refuse, si le laboureur ou le fermier qui le paie s'appauvrit, il lui faut mourir sur place ou partir. Dans les grandes crises comme celle qui a suivi l'effroyable hiver 1709, les manœuvres sont ceux qui ont payé le plus lourd tribut à la famine, les registres paroissiaux en témoignent. Ils sont aussi ceux qui ont le moins de racines, mais aussi le moins d'attaches.

À l'échelle du siècle et du royaume, les ancêtres de Jeanne sont des gens terriblement libres : ni serfs ni propriétaires, les manœuvres vont là où est le travail. Ils quittent sans regret la campagne pour la ville, s'engagent dans l'armée et montent à bord des navires, à la fois hommes des bois et des plaines, des cités et des mers. Jean Barret n'a aucune qualification ni « qualité », mais il sait tout faire. D'ailleurs, en ces années 1740 qui voient défricheurs et cantonniers demandés partout, les temps ne sont pas trop durs pour lui.

On sait en tout cas qu'il a trouvé assez d'ouvrage pour faire souche à La Comelle. Le registre paroissial révèle qu'il y est resté après la mort de sa femme, en 1741, qu'il s'y est

## L'AVENTURIÈRE DE L'ÉTOILE

remarié, que son fils aîné s'y est marié, puis remarié... Un jour il aura même un lopin de terre. En attendant, il possède certainement une ou deux brebis voire un porc, parce que dans ce coin de France les terres incultes, les chaumes et la forêt sont abandonnés au petit bétail des plus pauvres.

### SANS TERRE ET SANS MÈRE

Jeanne est encore une toute petite fille lorsque sa mère meurt et lorsque son père se remarie ; elle est à peine plus âgée lorsque la deuxième femme de son père disparaît à son tour. La répétition de ces drames dont les victimes sont des femmes jeunes est alors habituelle. On ne s'empêche pas de pleurer pour autant, mais, dans les maisons de pauvres, on sait qu'il faut remplacer la morte au plus vite. Prendre et reprendre épouse est une nécessité vitale pour Jean le manoeuvre ; il ne peut payer la moindre servante, la moindre nourrice, et le second revenu garantit la bonne marche de sa minuscule entreprise familiale. Quand l'homme loue ses bras, la femme file, entretient le jardin et, surtout, nourrit des enfants qui ne sont pas les siens contre espèces sonnantes. Si sa force de travail manque, la misère pointe son nez. Jean Barret a peut-être, de ce fait, contracté un troisième mariage, mais on ne peut en être sûr : le registre du curé devient vite confus tant les prénoms se répètent, sans qu'on sache si tel Jean « Baret » ou « Barret » est le père, le fils ou le petit-fils.

Marâtre numéro un ou marâtre numéro deux, quelle que soit la femme qui tient le foyer de son père, Jeanne connaît

dans ses premières années la vie d'une fillette sans mère et sans terre pareille à des millions d'autres.

Rares sont les documents qui donnent le détail de ces enfances mais ils présentent de grandes ressemblances, qu'ils datent de la Renaissance ou du Second Empire, qu'ils décrivent la Suisse, le Charolais, la Bretagne ou le Morvan. Si étrangers l'un à l'autre que soient leurs auteurs, de Thomas Platter à Émile Guillaumin en passant par Jean-Marie Déguignet et Jean-Roch Coignet<sup>1</sup>, ils racontent peu ou prou les mêmes débuts dans la vie. Seule change la terre que l'enfant a foulée, boueuse ou caillouteuse, plane ou escarpée. Aussi peut-on décrire le décor qui fut celui des premières années de la petite rousse de La Comelle sans grand risque de se tromper.

Jeanne vit dans une chaumière près de la communauté agricole de Laume, à quelques toises du village de La Comelle. Le toit est en paille de seigle ou en fougères. La pièce unique est organisée devant le foyer où pendent une crémaillère et sa marmite. Pas de vaisselle d'étain, mais quelques pots de terre, un poêlon. Toute la richesse de la famille est dans un coffre de bois. La couche est commune, garnie d'un sac rempli de paille. Le sol est de terre battue et les murs sont noirs de fumée, mais comme on ne reste dans la maison que le temps de manger et de dormir, peu importe.

Derrière le bâtiment de torchis s'étale le jardin où poussent des légumes. Il est bordé par le poulailler, l'abri

---

1. Ces hommes ont en commun d'avoir, au terme d'une carrière ascendante imprévisible, raconté leurs enfances pauvres.

des brebis, du cochon, et celui du chien. Au milieu s'élève le tas de fumier d'où le purin coule, pour le meilleur et pour le pire – le meilleur quand il nourrit le jardin, le pire quand il infecte l'eau du puits. Le pommier n'est pas loin, tantôt généreux tantôt chiche selon ses caprices et la clémence du printemps.

Jeanne n'a pas le sentiment d'être pauvre. Comment l'aurait-elle ? À La Comelle, qui compte moins de six cents âmes, les familles sont pour la plupart comme la sienne. Seuls diffèrent la maison du curé, celles du cabaretier, du maréchal, et bien sûr les châteaux – mais ceux qui y vivent sont d'une autre nature, comme les bourgeois de la ville d'Autun, pleine d'églises et de palais, à cinq lieues de là.

Aussi Jeanne connaît-elle des moments de plaisir, comme tous les enfants, d'autant que les années sont meilleures au fil du siècle qui passe. Les anciens parlent des famines et des pestes qu'ils ont connues comme de calamités révolues ; on ne les oublie pas pour autant, car elles sont encore toutes proches : l'époque où la population baissait au lieu de croître reste dans les mémoires, mais les catastrophes tueuses seront bientôt des hantises plus que des expériences. Les temps changent. Même les manœuvres finissent par le savoir : le nombre des enfants survivants augmente, la domination des curés baisse, les routes s'améliorent...

## PASTOURELLE

Jeanne a sept ans. L'âge est venu de travailler. Un beau matin, l'apprentie bergère quitte son foyer en poussant

devant elle ses brebis. C'est toujours le premier métier des paysans pauvres, filles et garçons. Pour commencer, l'enfant suit son frère ou sa sœur mais très vite, comme l'aîné est placé dans une ferme et l'aînée à la quenouille, Jeanne prend le sentier seule avec ses bêtes.

On serait tenté de supposer que ces pastoureaux considéraient leurs allers et retours quotidiens comme une routine puisqu'ils n'imaginaient pas d'autre vie. Pourtant, dans les quelques récits vécus, toujours perce l'étonnement de l'adulte qui se rappelle combien ses impressions de pâturage ont été fortes, violentes ou exaltantes. Il semble que la garde des troupeaux n'ait jamais été une expérience banale. Même l'ennui des longues journées solitaires revêt, dans la mémoire de ceux qui les ont connues enfant, un caractère fantastique. Quel que soit le souvenir raconté, il est toujours celui d'une découverte du monde, aussi riche et dangereuse que celle des grands navigateurs.

Le soleil n'est pas encore levé quand la petite rousse se met en route. Sa belle-mère est déjà au travail, un nourrisson accroché à elle, mais sa sœur aînée a pris le temps de glisser des châtaignes dans la poche de l'enfant. La badine à la main, un chien à ses côtés, Jeanne pousse son troupeau. Elle a les pieds nus ou peut-être des sabots trop grands qui lui blessent les talons. Pour la protéger du froid, un fichu de laine est passé sur sa biau de et noué derrière la taille. Une simple toile entortillée autour de la tête lui sert de bonnet. Est-elle habituée au froid ? Pas encore ; elle se souviendra longtemps de ses doigts gourds.

Le chemin est long. Il monte vers la forêt entre les prés et de minuscules champs de seigle ou de blé noir, de chanvre

et d'orge. Le plus souvent, comme il est défoncé, la pastourelle coupe à travers la campagne, le long des bouchures, en évitant les marécages au creux des vallons, car l'eau est partout sur ces pentes sillonnées de rus. Venant de Laume, elle doit franchir à gué le cours de la Braconne, puis remonter vers le haut de la colline en prenant garde à ne pas laisser ses bêtes pénétrer dans les champs clos, où elles sont interdites.

La route n'a rien de monotone car le paysage est plein de gens et de bruits, cris des laboureurs à leurs bœufs, des faucheurs entre eux, appels des femmes à leurs hommes d'une colline à l'autre, et des garçons aux filles qu'ils courtisent.

Au loin vers le nord, isolé sur l'horizon, se dresse le mont Beuvray. Sa forme d'autel lui confère une force magique à laquelle même les enfants sont sensibles, car ils ont entendu dire que jadis se dressait là-haut une cité puissante qui gouvernait tout le pays. Ils le croient volontiers puisque, parfois, sur les sentiers qu'ils parcourent, pointent de gros pavés. On murmure que des hommes y ont déterré des pièces d'or et des statuettes qui n'avaient rien de chrétien. Il y a dans ces lieux et tout autour de La Comelle une présence païenne contre laquelle le curé peine à lutter.

Le village lui-même est imprégné du souvenir des cités antiques. Son granit rose, la colline abrupte sous laquelle il est niché, son nom même qui signifierait « petite colonne » préservent le lien qui l'unit au peuple des Éduens<sup>1</sup>. Comme il était impossible d'empêcher la source qui surplombe le

---

1. Ce peuple de la Gaule celtique, allié des Romains, avait installé sa capitale, Bibracte, au sommet du mont Beuvray. Les fouilles, réali-



village d'attirer les paysannes en quête d'une protection dispensée jadis par de mystérieuses dames, on l'a vouée à sainte Claire, et le pèlerinage a pu continuer. Jeanne ne connaît pas le nom de Bibracte ni les déesses-mères de l'ère gallo-romaine, mais elle a hérité le respect de ses pères pour les puissances anciennes qui imprègnent son terroir.

Il est une autre trace des temps antiques que Jeanne entrevoit sur le chemin du pâtis. Non loin de Laume, en bordure du coteau, le château du Jeu bombe ses deux grosses tours. Malgré de larges fenêtres et des jardins d'agrément, il reste en lui quelque chose du temple de Jupiter sur lequel, selon la légende, il a été construit. La petite fille le voit grandir tandis qu'elle remonte la longue avenue qui le contourne. Dans une allée, des enfants jouent sous les regards d'une dame au ventre lourd. La marquise de Sercey ne peut alors imaginer qu'entre son fils à naître et la petite pauvre qui passe devant elle au loin, il y a un point commun : tous les deux seront des navigateurs ; ils se retrouveront un jour sur les rives d'une grande île, au fond de l'océan Indien.

Jeanne s'éloigne, laissant la dame et ses enfants dans leur monde particulier. Elle continue sa route vers la forêt – haute et puissante forêt qui s'étend jusqu'au-delà du mont Beuvray, plus puissante encore que le seigneur du Jeu. Source des plus grandes frayeurs et des plus grandes richesses du pays, elle est comme la mer en Bretagne.

---

sées à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, y ont révélé des ruines d'une cité imposante, véritable carrefour commercial et politique.

Elle n'est jamais déserte, traversée par les braconniers, habitée par les charbonniers, les bûcherons et les sabotiers. Elle peut être aussi un refuge pour les Morvandiaux : quand la guerre passe sur le pays, les paysans fuient dans ses profondeurs. Ils savent y survivre.

Malgré tout, ces bois noirs sont bien effrayants pour les enfants. Même les voix lointaines et la fumée des fours à charbon laissent des impressions fortes qui reviennent dans les rêves, la nuit. Et puis il y a le loup. En 1750, dans le Morvan, la bête n'a rien d'une métaphore. D'ordinaire, elle ne se risque pas hors des lisières de la forêt, mais l'extraordinaire survient de temps à autre, pas seulement dans les contes des vieilles femmes. On voit alors surgir le loup dans la friche, en plein jour. Il ne montre aucune frayeur ; il tue les brebis sans les manger, attaque le chien, poursuit les enfants.

Les rescapés courent alerter le village, et les hommes reviennent armés. Ils cherchent le monstre, mais aussi ce qui reste des victimes. Eux savent que le loup est sorti du bois parce qu'il est malade. C'est la rage qui lui donne cette folle agressivité et rend la moindre morsure mortelle. Le danger est rare, assez pour ne pas empêcher les parents d'envoyer leurs fils et leurs filles garder le bétail, mais, enragé ou pas, le loup demeure niché dans un coin de la tête des petits bergers.

Le soleil est levé lorsque la pastourelle arrive à la friche où elle devra passer la journée avec ses brebis et son chien. Autant que la forêt, c'est un endroit mystérieux, un « désert » encombré de ronces où se faufilent lapins et blaireaux. Jeanne s'assoit sur une pierre et guette les

ombres qui changent. Elle a ordre de ne pas rentrer avant que la moitié du jour soit écoulée, mais elle n'a pas l'heure. Comme le clocher du village est trop loin, la lumière qui glisse sur les arbres lui sert de repère. Lorsque le soleil aura dépassé le plus grand chêne, elle pourra redescendre vers le village. Parfois elle rejoint d'autres enfants, mais parfois elle reste seule.

Que faire pendant ces longs moments solitaires ? Jeanne a froid, Jeanne a chaud, Jeanne a soif... Mais plus fortes que ces sensations sont la curiosité et la peur. Comme tous les enfants, elle observe le monde au ras de terre, se penche sur les brindilles et les bestioles... Elle touche, elle écrase, elle tiraille, démantibule un insecte, suce un coucou. Le chien n'est jamais loin. Il est son premier compagnon de jeu. Jeanne le suit, l'appelle. Quand il fait froid, elle chauffe ses mains à son cou.

À midi, l'enfant partage ses châtaignes avec lui, mais sans l'avoir voulu, simplement parce que l'animal a le museau à la bonne hauteur. Si maigre que soit le repas, c'est un bon moment. Il n'y a pas d'eau ; il faut se désaltérer comme on peut, avec des myrtilles ou du pourpier.

Les leçons de cette première école peuvent être rudes. Les ronces déchirent, les insectes piquent. À la place du grillon, un serpent apparaît entre deux herbes. Égratignures, engelures, crevasses, meurtrissures : le corps des enfants pauvres est déjà celui de vétérans. Chaque blessure rappelle une bataille gagnée contre la nature. Elle nourrit la peur mais aussi la vigilance.

Les souvenirs les plus forts sont toujours ceux des accidents : on se rappelle l'attaque d'un oiseau de proie ; la

chute d'un rocher ; la rencontre avec un vagabond noir de poil venu de l'Auvergne voisine, qu'on a pris pour un diable... On sait bien que les hommes, comme les loups, sont le plus souvent inoffensifs, mais aussi que certains ne le sont pas. C'est donc toujours avec un pincement au cœur que Jeanne voit approcher un inconnu, en ce temps où les mendiants et les chemineaux sont nombreux.

Garder tous ses sens en éveil, s'adapter à l'inhabituel, observer et déduire... Pour se protéger, mais aussi pour protéger ses brebis, car si l'une d'elles tombe dans un trou ou franchit les limites de la forêt, la fillette sera tenue pour responsable. Le ciel lui-même est à surveiller : il faut apprendre à sentir le vent comme à décrypter la forme des nuages. Il revient aussi à la pastourelle, en effet, de décider s'il faut quitter la friche avant l'heure. « Voici venir l'orage, rentre tes blancs moutons<sup>1</sup>... » La chanson dit une demi-vérité en ce que la bergère n'a pas besoin d'un galant pour décider de partir ; mieux que lui sans doute elle sait quelle sorte de pluie menace la sécurité du troupeau.

On comprend que l'heure de retrouver la chaumière est toujours un soulagement, une promesse de chaleur et d'un peu de douceur.

---

1. « Il pleut, il pleut, bergère... » est une chanson de Fabre d'Églantine écrite en 1780, particulièrement représentative de la mode des « bergeries ».

## LA PETITE ROUSSE

### LES DEUX JEANNE

La vie est dure, mais pourquoi serait-elle sans amour ? La petite rousse n'a rien d'un enfant martyr. Loin d'être une Cosette, elle est chère à sa famille comme le furent la plupart des pastoureaux, ce dont rendent compte les témoignages. Si l'un d'eux manque à revenir le soir, c'est tout le village qui s'affole. On envoie les hommes avec des armes à sa recherche. S'il grelotte de fièvre, on le réchauffe, on sacrifie un peu de pain blanc ou de fromage pour le requinquer. S'il revient en pleurant parce que son cochon lui a échappé, il n'est pas toujours battu ni même grondé ; le père, le beau-père ont souvent conscience que l'enfant est en formation, et souvent même expriment le regret de devoir l'envoyer si jeune au travail.

L'amour dont fut entourée Jeanne est une certitude, car il en reste une trace dans le testament<sup>1</sup> qu'un jour, devenue vieille, elle signera. Ses legs diront combien elle a conscience de devoir sa survie à la protection de ses aînés, en l'occurrence un frère prénommé Pierre et, surtout, une sœur de trois ou quatre ans plus âgée prénommée Jeanne.

Jeanne ? Nous avons vu qu'il y avait plusieurs « Jeanne Barret » à La Comelle, toutes filles de Jean. C'est pourquoi, en attendant que le nom de l'aventurière de *l'Étoile* s'inscrive dans l'Histoire, sans doute un diminutif permet-il

---

1. Les derniers testaments de Jeanne Barret ont été découverts par Sophie Miquel, de la Société botanique du Périgord.

de la distinguer de sa sœur. Parions pour Jeanneton, si fréquent qu'il est alors presque un nom commun pour désigner les petites paysannes qu'on croise partout en France sur les chemins – et que le chirurgien de l'*Étoile* utilisera pour parler d'elle.

C'est tout naturellement que l'aînée a remplacé la mère si tôt disparue auprès de sa cadette. Elle l'a portée, lui a donné sa bouillie. Le matin, c'est elle qui attache dans son dos le fichu de laine. C'est elle aussi qui lui fait des cataplasmes lorsqu'elle tousse, et l'épouille lorsque la vermine la démange.

Son âge l'oblige à rester dans la chaumière où elle s'occupe du foyer, déjà. Car l'éducation paysanne au fil de l'enfance se spécialise. Aux garçons revient le maniement des outils, aux filles le filage de la laine, le soin des poules et du potager. Ce n'est plus que pour aller à la fontaine et cueillir les herbes que l'aînée sort de chez elle. On peut alors les voir ensemble, les deux Jeanne, le long des rives de la Braconne, la hotte sur le dos. Elles récoltent les feuilles, fleurs et racines qui rendent la vie un peu plus douce.

Les plantes sauvages sont une des rares richesses qui échappent aussi bien au seigneur qu'au chef de famille. C'est le trésor des paysannes, et leur premier sujet d'étude après les nuages. Très jeunes, elles apprennent quelles sont les herbes qui dessoiffent lorsque le manque d'eau se fait sentir pendant les longues journées passées dans la friche ; puis les aînées leur montrent celles qui changent le goût de la soupe : l'épinard et l'oseille sauvages, le cresson ou le compagnon rouge ; celles qui se façonnent : les ronces dont on fait des paniers, le genêt dont on fait les balais ; et